

7 avril 2014

Lu *La plus belle histoire de la philosophie*, de Luc Ferry, paru aux éditions Robert Laffont, Paris (2014), 445 pages (format 14x22). Ecrit avec Claude Capelier.

Luc Ferry, ministre de l'éducation nationale et plus encore homme politique et homme public affiché bien à droite, aux allures un peu dilettantes et peu universitaire, avait beau avoir publié des dizaines d'ouvrages avec parfois des titres alléchants, le niveau de mon intérêt a priori pour le personnage était bien trop faible pour que j'en entrouvre un seul. J'ai lu quelques Attali et je m'informe à l'occasion des dernières idées qu'il fait sonner, ainsi en avait-il été de son débat pour *les échos* de début janvier 2014 avec Luc Ferry. Tous les deux paraissaient empreints d'airs de complicité d'au-dessus des clivages droites-gauches au pouvoir, et Luc Ferry avait quelques saignées qui ont éveillé un peu ma curiosité ; elle a été aiguisée à nouveau lors d'une interview entendue par hasard sur une chaîne de radio à l'occasion de la publication de son dernier ouvrage. Quelle était donc l'idée que se faisait de la philosophie ce Mr ? Quelle était donc la sienne, lui que j'entendais louer le fait que depuis le début du XXème siècle la seule nouvelle idéologie qui ait monté en puissance dans le monde c'était l'écologie et que la nouveauté des nouveautés, qui était en train de transformer le monde et de le rendre lui, optimiste, c'était l'amour, le mariage d'amour consubstantiel à l'instauration du salariat et de la montée de l'exode rural, l'amour revendiqué des enfants, le souci des autres et l'humanitaire, lui qui, enfin, affirmait, rebouclant sur l'écologie, que l'assurance d'un bel avenir pour le monde c'était que tout un chacun avait, désormais, bien au fond de lui, le souci des générations futures.

Son ouvrage est écrit avec Claude Capelier comme une sorte de longue interview et se lit comme un essai bien enlevé. Au fil des quatre cent pages, les auteurs donnent leur interprétation des principaux penseurs occidentaux, des Grecs à Nietzsche et Heidegger, pas d'autre arrêt analytique sur un autre philosophe du 20ème que celui de *La Question de la technique*, peu de notes de bas de page avec quelques rares indications bibliographiques. L'ouvrage n'a la prétention ni d'être une mini-encyclopédie ni une présentation complète d'un maximum d'auteurs sous les cinq domaines de la philosophie, considérés comme tels par Luc Ferry, à savoir la connaissance- la question de la vérité-, la morale et la politique – la question du juste-, l'esthétique – la question du beau-, et ce avec quoi selon lui « toutes les grandes philosophies, sans aucune exception, culminent » la question du salut ou - de la vie bonne -, toujours liée à celle « de la mort, de la finitude humaine ». « Que faire de notre existence entre son origine et sa fin : comment la mener au mieux ? » (p. 22-23). Par suite Luc Ferry n'entend pas présenter à sa manière des philosophies complètes d'auteur, mais s'intéresser principalement à cette question culminante.

Un chapitre est consacré à « Platon : la première philosophie complète » (chap. 5), et quelques autres auteurs bénéficient également d'un essai de présentation des différents aspects de leur philosophie. Ainsi, Aristote a son chapitre (6) tout comme Kant (Chap. 12 : Le moment kantien), Hegel en revanche n'a pas de chapitre propre (Chap. 13 Hegel et Marx...). Toutefois il intervient à plusieurs reprises dans le déroulé de l'argument, notamment pour commenter le sermon sur la montagne et l'autonomisation individuelle relative apportée par les enseignements de Jésus au regard de la fermeture des pharisiens qui est, quant à elle, comparée à celle du monde grec. D'autres ont aussi l'honneur d'un arrêt sur chapitre, c'est le cas de Pic de la Mirandole (Chap. 10) car tenu pour le génial ouvrier du premier humanisme, de même Schopenhauer a son chapitre (Chap. 15) car il inaugure selon Luc Ferry, le temps de la déconstruction pour laquelle le rôle central est accordé à son disciple renversant, Nietzsche (Chap.16). Celui-ci retient assez longuement l'attention de Luc Ferry, et il fait le tour de ses idées tout en récusant son *amor fati* « comment aimer le réel dans sa totalité quand il inclut Auschwitz ? » (p. 379). Sa présentation de Nietzsche l'amène à l'interprétation qu'en fait Heidegger, le dernier auteur auquel il consacre un chapitre (Chap. 17).

Heidegger interprète selon Luc Ferry, le concept de volonté de puissance de Nietzsche, comme « la disparition, pour ne pas dire la liquidation, des objectifs que l'idéologie rationaliste et humaniste des Lumières assignait encore au progrès. Il ne s'agit plus de maîtriser le monde pour rendre l'humanité plus libre et plus heureuse, mais de maîtriser pour maîtriser, d'accroître notre force pour le seul souci de l'intensité, pour le seul plaisir de l'accroissement en tant que tel [...] la structure de la volonté de puissance constitue l'infrastructure métaphysique du monde de la technique ». Il y a substitution

radicale de la raison instrumentale à la raison objective ou encore remplacement de la raison pratique (la rationalité morale) par des impératifs purement techniciens » (p. 384-385).

Tout l'ouvrage est structuré pour aboutir à ce constat d'une situation reconnue à certains égards comme désespérante mais à laquelle il voit une issue, un dépassement dans l'avènement du deuxième humanisme dont sa philosophie personnelle se veut porteuse. On aura repéré dans la description rapide que je viens de faire du contenu de l'ouvrage, qu'il présente ce que Luc Ferry considère comme la succession des principales formes de ce que put être, pour tout un chacun, au cours des âges, en Occident, la vie bonne ou le salut selon les philosophies dominantes : la soumission au cosmos des Grecs, puis le salut par Dieu et la foi, qui rencontre ensuite la remise en cause par le premier humanisme de l'homme libre et les Lumières du progrès ; cet humanisme va s'étioler avec la manière de traiter l'histoire apportée par les analyses de Hegel et de Marx (« humanistes ou déconstructeurs ? », Chap. 13). Enfin vint donc ce temps de la déconstruction<sup>1</sup> qui nous met dans la situation présente.

Luc Ferry s'interroge avec Althusser. « Ce progrès technique et *dé-finalisé*, ce « procès sans sujet » comme disait Althusser à propos du capitalisme, nous apporte-t-il véritablement liberté et bonheur ? » (p.389). Bien de ses remarques, qu'il dit faire en interprétant avec ses mots des passages de l'œuvre de Heidegger, paraissent d'une lucidité forte : « la disparition progressive de [l'information...] au profit de la communication [...] la logique de l'audimat est devenue la logique même du monde, qu'il s'agisse d'être écouté et reconnu. A défaut de faire une audience suffisante, un artiste, un homme politique ou un écrivain se verront à coup sûr « sélectionnés » comme une espèce mal adaptée dans l'univers de Darwin » (390). Pourquoi en sommes-nous arrivés là, à devoir ainsi tenir en suspicion les idéaux des Lumières ? Luc Ferry conseille pour le comprendre de lire le sociologue Ulrich Beck et son ouvrage *La Société du risque*. S'en inspirant il écrit (p. 403) « face à ce « procès sans sujet » [...] le cadre de l'Etat-Nation et celui des formes traditionnelles de la démocratie parlementaire paraissent étriés voire dérisoires ». Il serait selon lui, illusoire de s'en remettre aux nostalgiques néo-républicains du retour en arrière mais de prendre en compte « les nécessités nouvelles d'une solidarité devant des risques d'autant plus menaçants qu'étant mondialisés, ils échappent aux Etats-Nations et aux procédures démocratiques ordinaires » (p. 404). Voilà donc le chemin de pensée qui mène à l'avènement du deuxième humanisme.

A vrai dire Luc Ferry sort alors de la philosophie et donne dans l'analyse sociologique de l'histoire pour terminer par une sorte de prophétie du « ré-enchantement du monde » (titre du dernier chapitre, 19). Il convoque l'historien américain Edward Shorter, disciple de Philippe Arès pour étayer sa vision de l'évolution du monde où le capitalisme a engendré malgré lui le mariage d'amour et la famille moderne, qui aime ses enfants au lieu de les abandonner, et où de la sphère privée – et déjà avec des conséquences pour la société dans son ensemble- la révolution de l'amour a débordé vers la sphère publique. Selon lui « le développement des valeurs de l'intimité et celui du sentiment humanitaire vont de pair [...] et sont en] synergie » (p. 414). Le déclin de la Nation et de la Révolution lui semble acté au profit de « l'émergence d'un nouveau sacré, ce que j'appelle, « le sacré à visage humain » autrement dit la *sacralisation de l'autre*, liée à l'émergence d'une problématique collective tout à fait nouvelle [...qui...] va s'exprimer sans cesse davantage dans un souci inédit des générations futures » (p.420).

Ce sont là les attentes les plus fortes de la société et c'est pour cette raison que le monopole du libéralisme et du socialisme dominant depuis le 19<sup>ème</sup> siècle comme guide de l'action politique est contesté avec une efficacité croissante par l'écologie, le seul mouvement qui réinstalle avec le souci des générations futures, une problématique de long terme et « une dimension en quelque façon sacrificielle [...] faire des efforts pour préserver les chances d'une vie bonne dans l'avenir pour ceux que nous aimons » (p.421). Luc Ferry, de fait s'oppose à l'utilitarisme à « l'idée que la politique est mue par les seuls intérêts » et tient que le deuxième humanisme dont il se réclame appelle dans la politique une dimension de sympathie et de fraternité beaucoup plus présente et déterminante qu'on ne l'imagine » (p.423).

Jusqu'à un certain point et par d'autres voies que ses zéloteurs présents, Luc Ferry est en idée, sur le chemin du *convivialisme*.

Marc Humbert, le 7 avril 2014.

---

<sup>1</sup> Bien qu'il ne soit pas proluxe sur la déconstruction à la française, Luc Ferry concède (p. 85) : le filon de la déconstruction n'est pas tari et nous ne manquons pas de philosophes dont l'ambition est d'aller plus loin sur le chemin ouvert par Nietzsche, Heidegger ou Deleuze ».